

REID, Bill et BRINGHURST, Robert (2011) *Corbeau vole la lumière*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 125 p. [dessins de Bill Reid; traduction de Christiane Thiollier] [ISBN: 978-2-89611-074-2]

François Lentz

Volume 25, numéro 1-2, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026099ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026099ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lentz, F. (2013). Compte rendu de [REID, Bill et BRINGHURST, Robert (2011) *Corbeau vole la lumière*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 125 p. [dessins de Bill Reid; traduction de Christiane Thiollier] [ISBN: 978-2-89611-074-2]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 25(1-2), 197–204. <https://doi.org/10.7202/1026099ar>

l'idem et de *l'ipse* entre les générations; et finalement, *Le soleil du lac qui se couche* de J.R. Léveillé, où *idem* et *ipse* se juxtaposent et alternent au sein de l'identité métisse.

La «littérarité de l'altérité», selon l'expression conçue par Kenneth Meadwell pour désigner les figurations et les configurations de l'identité/altérité, trouve un terrain propice à son développement dans la littérature canadienne d'expression française, depuis le roman du terroir jusqu'à l'éclatement des frontières, en passant par le roman urbain. L'étude de la subjectivité dans ces romans suivant un ordre chronologique permet à Meadwell d'observer une progression qui évolue de l'omniscience narrative vers la focalisation interne du soi, phénomène par lequel le roman se recentre «autour de l'énonciation de la subjectivité agencée par l'ipséité du sujet même» (p. 166).

Par la profondeur et la subtilité de l'analyse, aussi bien que par la pertinence de la méthodologie proposée, *Narrativité et voix de l'altérité* vient couronner un long chemin de réflexion autour de l'altérité dans le champ littéraire canadien tout en proposant un outil de travail précieux et dorénavant incontournable qui ouvrira de nouvelles voix d'exploration pour les recherches futures.

Maria Fernanda ARENTSEN
Université de Saint-Boniface

REID, Bill et BRINGHURST, Robert (2011) *Corbeau vole la lumière*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 125 p. [dessins de Bill Reid; traduction de Christiane Thiollier] [ISBN: 978-2-89611-074-2]

Le nom de Bill Reid est très souvent associé à la culture haïda de la côte ouest du Canada: sculpteur et peintre, il s'est attaché à revivifier la tradition du peuple dont il est issu. Tout au long de sa riche carrière d'artiste jusqu'à son décès en 1998, il a employé les matériaux traditionnels des Haïdas, cèdre rouge et argilite notamment; il a également travaillé les métaux précieux. Ses pièces d'orfèvrerie, de petite dimension et d'un art admirable, figurent dans des musées et des collections privées un peu partout dans le monde. Parmi ses chefs-d'œuvre, on

peut citer deux monumentales sculptures: l'une, en bois, *Le corbeau et les premiers hommes*, au musée d'anthropologie de la *University of British Columbia*; l'autre, *Le canot de jade*, à l'aéroport international de Vancouver. Quant au poète canadien Robert Bringhurst, sa pratique poétique trouve ses sources dans les mythologies notamment amérindiennes; il a également traduit et étudié des œuvres de la poésie haïda.

L'un et l'autre se sont associés pour écrire le recueil de mythes haïdas, *The raven steals the light*, paru en 1984 à Vancouver, chez l'éditeur Douglas & McIntyre. Une première version française de ce recueil paraît en 1989 en France, aux Éditions Atelier Alpha bleue, sous le titre *Le dit du Corbeau*, agrémentée d'une préface de Claude Lévi-Strauss, de l'Académie française. En 2011, les Éditions des Plaines publient la première édition canadienne en langue française de ce livre. Pour cette nouvelle édition française, la traductrice, Christiane Thiollier, a actualisé sa traduction originale. Pour la petite histoire, Claude Lévi-Strauss a lui-même accordé, très peu de temps avant son décès, l'autorisation de rééditer la préface qu'il avait écrite pour la première version, suite à la demande de l'épouse de Bill Reid, une de ses anciennes étudiantes.

Corbeau vole la lumière: recueil de mythes haïdas présente, dans une facture physique attrayante, dix récits, accompagnés chacun d'un dessin de Bill Reid (à partir des années 1980, l'artiste utilisa également le crayon pour donner vie aux héros mythiques) – dessins que Claude Lévi-Strauss, dans sa préface, qualifie «d'un raffinement extrême» (p. 10). Ces récits mettent en scène, comme Bill Reid lui-même l'écrit dans l'avant-propos de l'ouvrage, des «créatures mythiques dont les multiples aventures ont instruit, nourri et amusé les Haïdas pendant leur longue histoire» (p. 13-14).

Les histoires racontées se déroulent dans les *Haida Gwaii*, que Robert Bringhurst présente ainsi:

[L]es *Haida Gwaii* se présentent comme la partie la plus occidentale du Canada et ne portent le nom ni des Haïdas qui y ont toujours vécu, ni de Corbeau qui les a placées là sans trop réfléchir, mais d'une dame qui n'y a jamais mis les pieds [et... que] les Anglais [...] appelaient simplement la reine Charlotte [...]

Ainsi Corbeau [...] nous a joué encore une fois un tour, aux Haïdas comme aux Blancs. Il nous a dressés à dire les " Îles de la Reine-Charlotte " quand nous parlons des *Haida Gwaii*.

Ces histoires étaient racontées là-bas bien avant que ne vit [*sic*] le jour ladite reine (p. 15).

Ces récits de mythes haïdas font référence, comme l'indique la quatrième de couverture du livre, à «un monde où les animaux parlent, où les rêves deviennent réalité, où les monstres et les hommes vivent côte à côte». En effet, comme l'écrit Claude Lévi-Strauss dans sa préface,

[I]es Indiens de la côte Nord-Ouest ont, au cours des millénaires, élaboré des conventions graphiques et plastiques, mis en œuvre des procédés stylistiques qui mêlent, imbriquent, transmutent les uns dans les autres des traits humains et non humains. Ils donnent vie à une réalité jusqu'alors inimaginable et à laquelle, pourtant, le spectateur adhère sur-le-champ: composée d'êtres d'un troisième type, ni humains, mais les deux à la fois (p. 8).

Au nombre des héros de ces récits mythiques figurent, entre autres, les personnages suivants: Nanasingit et sa femme, enlevée par un épaulard; le chasseur déguisé en Wasgo, un loup marin; la princesse Précieuse, le prince Aigle et la reine des Grenouilles; la femme Squal et mère Ours. Quant à Corbeau, il occupe, à lui seul, une place prépondérante dans ce recueil, puisqu'il est le personnage principal de la moitié des récits. Cet oiseau, roublard et filou, qui «a toujours existé et existera toujours» (p. 20) et dont l'«existence agitée» (p. 36) est une «quête de plaisirs en tout genre» (p. 20), est animé par d'insatiables «appétits: curiosité, convoitise, soif inextinguible de se mêler de tout, de changer le cours des choses, de jouer des tours au monde et à ses créatures» (p. 35). Ce «seneur d'embrouilles» (p. 36) est également un être qui se métamorphose en de «nombreuses incarnations» (p. 99): ainsi, dans le premier récit, qui donne son titre au recueil, il se transforme, pour obtenir ce qu'il veut, en aiguille de pin puis en un être humain de sexe masculin puis de nouveau en un corbeau, qui vole la lumière, grâce à laquelle «[I]es montagnes et les vallées apparurent, précisément dessinées; les rivières prirent un éclat étincelant; partout, la vie se mit en mouvement» (p. 24) et grâce à laquelle un «vieil homme vit [...] que son enfant était belle comme les branches du sapin ciguë sur un ciel de printemps» (p. 25). Dans

le récit «Le bec arraché», Corbeau prend la forme d'un saumon, pour se sortir d'une situation périlleuse dans laquelle ses actions l'ont conduit.

Sur le personnage de Corbeau dans ces récits, sa présence, ses actions et sa fonction, Claude Lévi-Strauss, dans sa préface, jette une lumière particulièrement éclairante:

[...] Corbeau, divinité qui se rattache au type appelé en anglais *trickster* et que le vieux mot français "décepteur" qualifie à la perfection. On s'est parfois étonné que les Amérindiens missent au premier rang de leur panthéon un personnage trompeur, effronté, libidineux, souvent grotesque et très porté sur la scatologie. Mais c'est que la pensée indigène le situe à la charnière entre deux ères. À l'origine des temps, rien n'était impossible, les souhaits les plus extravagants pouvaient se réaliser. En revanche l'ère actuelle, où les humains et les animaux ont acquis des natures distinctes, est marquée au sceau de la nécessité. Dans le monde habité par les hommes, la vie sociale obéit à des règles et la nature dicte ses volontés. On ne peut plus faire n'importe quoi. Le Décepteur le découvre, souvent à son détriment; et parce que ses appétits immodérés le rendent, lui le premier, victime des contraintes naissantes, il lui revient de les rendre définitives et d'en fixer les modalités. Dans un univers en plein changement, il est tout à la fois le dernier insoumis et le premier législateur (p. 9-10).

Corbeau remplit une autre fonction dans ces récits: la narration de ses actions permet la construction et la transmission des mythes. Ainsi, dans l'un d'eux, il découvre les premiers hommes – épisode saisi par l'impressionnante sculpture de Bill Reid:

[I] aperçut juste devant lui, à demi-enterrée dans le sable, une gigantesque palourde. Un examen plus attentif lui fit découvrir que le coquillage grouillait de petits êtres recroquevillés de terreur sous l'ombre énorme qu'il projetait sur eux. [Ceux-ci finirent par sortir de leur abri.] Curieuses créatures en vérité: deux pattes comme Corbeau, mais la ressemblance s'arrête là: pas de plumes luisantes, pas de bec pointu; une peau claire et dénudée, avec cependant de longs poils noirs sur une tête aux traits aplatis; au lieu d'ailes solides, de maigres appendices comparables à des baguettes qui battaient l'air continuellement. Tels étaient les Haïdas d'origine, les premiers hommes (p. 36-37).

Dans un autre récit, Corbeau découvre, lors d'un voyage, «un vaste paysage de lacs et de rivières débordant de poissons, des poissons qui tous retournaient à leurs eaux d'origine pour y frayer et y finir leurs jours» (p. 31). Ne pouvant ramener tous ces poissons avec lui, Corbeau utilise, une nouvelle fois, «ses pouvoirs magiques» (p. 21):

[Il] agrippa le terrain le plus proche et découvrit qu'il se décollait très facilement de son lit de rochers. Il se mit alors à le rouler comme il l'aurait fait d'un tapis en écorce de cèdre et, en très peu de temps, lacs et rivières furent soigneusement rassemblés en un rouleau bien serré qu'il put saisir dans son bec. Il n'avait plus qu'[...] à mettre le cap sur les îles.

En cours de route, le contenu d'un bon nombre de rivières s'écoula, mais il resta une quantité de torrents et de petits lacs et, chose essentielle, il resta des poissons.

Quand enfin il atteignit les îles, Corbeau était las de porter sa charge; il fut heureux de lâcher le rouleau et de laisser tomber sa récolte ici et là. C'est ainsi que les *Haida Gwaii* sont parsemées de lacs et de torrents, petits mais extraordinairement poissonneux. Chaque année reviennent sur les frayères des millions de saumons, nourriture de choix pour Corbeau et ses amis (p. 32).

Une autre dimension de ces récits mythiques mérite d'être particulièrement soulignée: la présence du narrateur dans les textes et le rôle qu'il y joue. Les commentaires que le narrateur intègre dans les récits, souvent placés d'ailleurs au début ou à la fin des textes, sont en effet nombreux et portent sur divers aspects du récit: le comportement de Corbeau d'abord; celui-ci fait ainsi l'objet d'une qualification qui se présente, d'autant plus qu'elle clôt un récit, comme une sorte de morale de l'histoire:

Ainsi une fois de plus et sans le faire exprès, Corbeau, en laissant libre cours à ses désirs, en ne cherchant qu'à se divertir et à se goinfrer, a procuré à son jouet favori, l'homme, quelque plaisir, quelque profit, et même quelque enseignement (p. 63).

Dans un autre récit, dans le premier paragraphe cette fois, le commentaire résume, non sans humour, des actions de Corbeau présentées dans des récits antérieurs, récapitule en quelque sorte son comportement avant d'enclencher la narration du récit:

Corbeau, cet être sans scrupule capable de voler des rivières et des torrents par milliers, de séduire des femmes mariées et d'innocentes jeunes filles sans mettre en jeu son cœur – sans se briser en fait quoi que ce soit d'autre que le bec –, celui-là même qui créa la différence entre les sexes en accouplant les lèvres délicates du chiton avec l'appendice long et bizarre de la palourde, rien que pour rire, laissant les autres souffrir interminablement des effets étranges de son invention, Corbeau donc, dans une de ses nombreuses incarnations, tomba un jour profondément amoureux (p. 99).

Dans un autre récit encore, à nouveau au début, le commentaire, en plus de jouer le même rôle, donne au comportement de Corbeau une portée bien plus large et s'interroge, non sans humour une nouvelle fois, sur ses motivations:

De tous les êtres vivant aux temps mythiques, Corbeau est le plus puissant; qu'une lubie lui passe par la tête et le monde s'illumine, les *Haida Gwaii* se couvrent de lacs et de rivières, les lacs et les rivières se remplissent de poissons; il ne cesse de se transformer et de transformer l'univers; intelligent, astucieux, retors, curieux de tout, infatigable, il porte à leur quintessence les qualités et les travers des Haïdas – et finalement de la race humaine tout entière. Et pourtant c'est bien ce même Corbeau, avec son plumage noir aux reflets chatoyants et sa voix aux multiples inflexions, que l'on retrouve toujours allant et venant sur une plage, affamé et insatisfait. Pourquoi faut-il qu'il ait recours à des expédients de la pire espèce pour assouvir ses désirs? Pourquoi faut-il qu'il se fourre perpétuellement dans des situations où il ne lui reste plus guère que la ressource, plutôt monotone, de l'immortalité pour échapper à l'indignité suprême? (p. 43)

Les commentaires du narrateur ne portent pas seulement sur le comportement de Corbeau. Ainsi, à la fin du récit «Les premiers hommes», le commentaire prend une portée sociale, non dénuée de nostalgie:

C'en est fini de tout cela maintenant, ou presque. La plupart des villages sont abandonnés, et ceux qui n'ont pas totalement disparu ne sont plus que des ruines. Les hommes qui restent ont changé. La mer n'est plus aussi riche qu'avant et de grands territoires sont laissés inexploités. Le moment n'est-il pas venu pour Corbeau de se mettre en quête d'une autre palourde? (p. 40)

À la fin d'un autre récit, le narrateur joue avec la narration elle-même: «Puis, pour en terminer une bonne fois, ils gagnèrent la haute mer à la pagaie et expédièrent leur piteuse victime par-dessus bord, dans l'histoire suivante» (p. 52).

Enfin, les commentaires portent également sur les mythes eux-mêmes:

Le mariage eut donc lieu – le mythe nous l'assure – bien que les circonstances fussent, pour parler poliment, des plus inhabituelles. Il n'est pas fréquent que des ours et des humains se marient – et cependant il n'y a pas à cela d'obstacle intrinsèque. Mais pour ceux qui appartiennent à deux nobles familles – qu'il s'agisse d'humains ou d'ours – s'unir en présence d'une seule des deux familles est, dans la tradition haïda, chose inconcevable (p. 73).

ou, dans une perspective plus explicative:

[...] il ne s'agit pas seulement pour les mythes de relater des expériences inédites; leur propos est aussi d'amener des changements significatifs dans la structure des choses. Il était donc exclu que cette situation paisible puisse durer indéfiniment (p. 75).

ou encore, cette fois sur un ton plus nostalgique:

Il faudrait pouvoir faire l'historique de ses [la Femme Squale] relations avec l'animal réel et expliquer au lecteur les raisons d'une semblable apparence. C'est malheureusement impossible, car le mythe qui s'y rapporte – et qui comptait probablement parmi les plus importants de la tradition orale des Haïdas – s'est perdu. D'innombrables récits, alimentés par une mythologie autrefois si riche qu'elle paraissait inépuisable, ont ainsi disparu de la mémoire des hommes. Qu'au moins dans ce livre la Femme Squale en soit le symbole! (p. 118)

L'ensemble de ces commentaires conduisent à une complicité entre le narrateur et le lecteur, qui porte à la fois sur le récit, son contenu et son énonciation même, analogue, peut-être, à celle qui put exister entre le conteur oral et son public, l'un et l'autre plongés dans le plaisir du récit, dans ses méandres, dans ses ajouts, dans ces narrations jamais tout à fait identiques, dans cette appropriation, à la fois personnelle et communautaire, des mythes.

En somme, ces récits de mythes haïdas, où, comme Bill Reid lui-même l'écrit dans l'avant-propos de l'ouvrage, «le lecteur peut [...] trouver matière à se distraire et même à réfléchir» (p. 14), procurent une lecture très agréable, marquée au double sceau du plaisir et de la découverte; ils constituent ainsi un superbe voyage au pays des mythes. Dans la même veine, Claude Lévi-Strauss souligne, dans sa préface, le «charme [de] ces histoires merveilleuses» (p. 10-11) et ajoute: «[f]ruit d'une collaboration inspirée entre un artiste et un poète, ce livre nous en rend [...] sensibles le pouvoir de séduction, la grâce et la fraîcheur» (p. 11).

François LENTZ

Université de Saint-Boniface

RODRIGUEZ, Liliane et LAPIERRE, André (dir.) (2013) *D'Est en Ouest: la variation géolinguistique du français au Canada*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 368 p. [ISBN: 978-1-895407-46-4]

Ces actes sur la variation géolinguistique au Canada comprennent sept parties: I. La variation géolinguistique; II. Autour de *l'Atlas linguistique de l'est du Canada (ALEC)*; III. Le monde de l'Ouest; IV. La variation dialectale France-Canada; V. Les corpus et la norme; VI. Langue et identité; VII. Notes manitobaines.

Dans la première partie sur la variation géolinguistique, nous avons trois articles de Beatrice Bagola, d'Anika Falkert et de Hans-J. Niederehe. L'article de Bagola traite de l'influence de l'italien sur le français et l'anglais dans la gastronomie au Canada. Après un bref historique de la cuisine et de l'immigration italiennes, l'article montre comment le contact des langues tend à enrichir les lexiques du français et de l'anglais. L'article de Falkert porte sur la perception de la variation géolinguistique chez les Acadiens de la Côte-Nord du Québec. Son but consiste à montrer comment les Acadiens ordinaires sont capables de distinguer diverses intonations françaises et de former des hypothèses sur la relation entre l'habileté de distinguer des zones dialectales et certains stéréotypes affectés à ces intonations. L'article de Niederehe présente les aspects